

« *Génie* » en ses rythmes



Raphaël, *La Transfiguration*

Olivier-Pierre Thébault

Je vous propose ici un modeste et rapide complément à mon livre *La musique plus intense*. Il porte sur le poème *Génie* d'Arthur Rimbaud.

Ce poème a-t-il été lu ? Peut-on le lire vraiment sans laisser se dévoiler ses rythmes cruciaux, à commencer par ceux du 7, du 3, et du 4, comme je vais tenter de le faire ici ?

Voyons cela.

Je prends le texte en son début, et voici ce qui semble se dégager comme le premier septénaire (rythme en sept temps) de ce texte inouï :

« Il est l'affection et le présent, puisqu'il a fait la maison ouverte à l'hiver écumeux et à la rumeur de l'été, – lui qui a purifié les boissons et les aliments – lui qui est le charme des lieux fuyants et le délice surhumain des stations. Il est l'affection et l'avenir, la force et l'amour que nous, debout dans les rages et les ennuis, nous voyons passer dans le ciel de tempête et les drapeaux d'extase.

Il est l'amour, mesure parfaite et réinventée, raison merveilleuse et imprévue, et l'éternité : machine aimée des qualités fatales. *Nous avons tous eu l'épouvante de sa concession et de la nôtre* : ô jouissance de notre santé, élan de nos facultés, affection égoïste et passion pour lui, lui qui nous aime pour sa vie infinie...

Et nous nous le rappelons, et il voyage... Et si l'Adoration s'en va, sonne, sa promesse sonne : "Arrière ces superstitions, ces anciens corps, ces ménages et ces âges. C'est cette époque-ci qui a sombré !"

Il ne s'en ira pas, il ne redescendra pas d'un ciel, il n'accomplira pas la rédemption des colères de femmes et des gaîtés des hommes et de tout ce péché : car c'est fait, lui étant, et étant aimé » (je souligne).

J'ai souligné ce qui forme pour moi le pivot de ce premier Sept : le mystère du Golgotha, « l'épouvante de sa concession ou de la nôtre » ; Sa mort, et avec elle la douleur infinie, qui son aussi nôtres.

Avant cela, trois temps, et ensuite trois à nouveau, ce qui donne à ce premier Sept du poème une structure en 3+1+3.

Ainsi, l'ouverture du texte est-elle sous le signe du Trois. S'y trouve actualisée l'antique parole liée aux mystères d'Isis (« je suis ce qui a été, ce qui est, ce qui sera »), puis à YHWH et au Christ apocalyptique (« je suis celui qui était, qui est, et qui sera », nous dit l'Apocalypse de Jean. Ici, il est « l'affection et le présent [...] l'affection et l'avenir [...] l'amour [...] et l'éternité. »

Comme nous l'avons vu, juste après ce Trois ésotérique lié aux temps de sa (ses) Venue(s), vient immédiatement en contrepoint le rappel de Sa mort, ou plutôt du « mystère du Golgotha » (mot qui en hébreu signifie crâne, GLGLTh, *goulgoleth*, où se lit par deux fois le début de GLH, *gâlâh*, révéler, mettre à nu, la racine de l'apocalypse, hébreu *niglah*, mais passons sur le fait que les Anciens aient pu lire, littéralement, une double révélation – double comme mort et Résurrection – dans le mot Golgotha, nom du « lieu où notre Seigneur a été crucifié ») : « Nous avons tous eu l'épouvante de sa concession ou de la nôtre » (vous pouvez ici entendre un trois).

Toutefois, le retournement est immédiat qui nous conduit vers une triple affirmation de Sa promesse, c'est-à-dire que dans un renouvellement rythmique du Trois nous voici embarqué pour l'affirmation glorieuse de Sa Rédemption.

Voici rappelés les trois conclusions qui s'en dégagent :

- « lui qui nous aime pour sa vie infinie » (ici il y a un trois) ;
- « “Arrière ces superstitions, ces anciens corps, ces ménages et ces âges. C'est cette époque-ci qui a sombré !” » (thème cher au Rimbaud du « Noël sur la terre », au notera ici le rythme en quatre, lié au temps du monde) ;
- « car c'est fait, lui étant et étant aimé » (à nouveau un trois se laisse deviner).

Sa vie infinie (Son Amour) est passée en nous par le mystère du Golgotha ; quelle que soit l'époque, tout ce que celle-ci comporte d'épreuves et d'attaques contre cette affirmation inouïe se trouve déjà vaincu ; la conclusion ne se fait pas attendre, c'est l'affirmation intemporelle (d'un « étant » valant pour tous les temps), de Son Être et de Son Amour liés en nous, et partout sur la terre.

A cette première partie en 3+1 (le mystère du Golgotha, source centrale) +3, soit en Sept temps, succède une brève transition traduisant en poésie rythmée où le Trois est à nouveau à l'honneur (il l'est constamment dans le rythme des *Illuminations*, comme dans la *tierza rima* de Dante) ce qu'amène de bouleversements pour l'être humain Sa Venue, Sa Parousie.

Voici cette transition (dont la lecture s'impose à moi sous cette forme) :
« Ô ses souffles, ses têtes, ses courses ; la terrible célérité de la perfection des formes et de l'action.

Ô fécondité de l'esprit et immensité de l'univers !»

La démultiplication rythmique du corps (« ses souffles, ses têtes, ses courses ») fait bien entendu penser à l'Agneau apocalyptique (ses sept yeux qui sont les sept esprits du dieu vivant et qui parcourent toute la terre, ses sept cornes, etc.).

A ses souffles, ses têtes et ses courses répondent la terrible célérité de la perfection des formes et de l'action, la fécondité de l'esprit, et l'immensité de l'univers ; *i.e.*, une nouvelle raison rythmique (comme dans *A une raison*), la véritable inspiration et recreation spirituelle qui en émane, et enfin : l'univers vraiment compris dans toutes ses dimensions, son immensité de royaume spirituel.

Alors le Sept peut revenir, et cette fois-ci de façon manifeste.

Voici donc les sept derniers paragraphes de ce poème incomparable, sans doute le plus beau joyau de la langue française, et tout cas, à n'en pas douter, le plus christique :

« Son corps ! Le dégagement rêvé, le brisement de la grâce croisée de violence nouvelle !

Sa vue, sa vue ! tous les agenouillages anciens et les peines *relevés* à sa suite.

Son jour ! l'abolition de toutes souffrances sonores et mouvantes dans la musique plus intense.

Son pas ! les migrations plus énormes que les anciennes invasions.

Ô lui et nous ! l'orgueil plus bienveillant que les charités perdues.

Ô monde ! et le chant clair des malheurs nouveaux !

Il nous a connus tous et nous a tous aimés. Sachons, cette nuit d'hiver, de cap en cap, du pôle tumultueux au château, de la foule à la plage, de regards en regards, forces et sentiments las, le héler et le voir, et le renvoyer, et sous les marées et au haut des déserts de neige, suivre ses vues, ses souffles, son corps, son jour. »

Si le mystère du Golgotha était au centre du premier Sept, ici c'est « Son corps ! » qui ouvre le bal, *i.e.* Son corps glorieux, la conséquence ultime pour les siècles des siècles de Sa venue. Rimbaud a en quelque sorte saisi celle-ci de son verbe inspiré dans une illumination splendide, tel Raphaël peignant, dans un élan cosmique, Sa Transfiguration inouïe à l'aura bleue d'infinie Dévotion.

De « Son corps ! » au dernier paragraphe enveloppant de douceur, de beauté et de sérénité christique, Rimbaud nous livre la clef du rythme de ce qu'il nomme « la musique plus intense », autrement dit d'un rythme poétique conciliant le Christ vivant et victorieux ressenti à l'intérieur de nos âmes, et la liberté libre que nous pouvons incarner grâce à Lui.

Ces 7 temps se décomposent immédiatement en 6+1, ces six temps commençant par une exclamation, c'est-à-dire une façon de faire entrer l'affirmation la plus haute de Sa Venue, de Sa Transfiguration, dans le rythme, dans le souffle ; le 7^{ème} récapitule, conclut, ouvre et se clôt sur lui-même par quatre temps rapides renvoyant aux 4 premiers temps de ce second Sept

rythmant le poème, il s'agit ainsi de « suivre ses vues, ses souffles, son corps, son jour ».

Mais ces 7 temps se déclinent plus subtilement peut-être en 4+3 : les quatre premiers indiquent ce que Son Incarnation en gloire bouleverse radicalement et amène au monde ; les trois derniers parlent intimement de notre lien à Lui et au monde, et de comment maintenir vivant ce lien à travers la nuit d'hiver du monde et les malheurs nouveaux.

Il faudrait encore insister sur la géographie christique spirituelle immanente au déroulement verbal du poème. Si l'Agneau par ses sept yeux parcourait toute la terre, il en va de même ici de celui que Rimbaud nomme (sans le nommer) Génie, avec pudeur, humilité et joie dans l'affirmation. La terre est le lieu de ce Génie, et celui-ci est présent, mais pas au niveau physique, matériel, en chaque lieu de cette terre : « de cap en cap, du pôle tumultueux au château [la ville des élus, le camp des saints dont parle l'Apocalypse ?], de la foule à la plage, de regards en regards » (entendez un quatre), *i.e.* dans toute la géographie spirituelle de la terre, et jusque dans toutes les âmes qui se reconnaissent entre elles comme elles se reconnaissent en et par Lui. Le Christ est ainsi saisi par inspiration, comme lorsque Rimbaud nous dit qu'Il est « la force et l'amour », « que nous voyons passer dans le ciel de tempête et les drapeaux d'extase », tel un soleil d'espérance traversant la nuit du monde. Il s'agit bien là d'une sorte de perception (percevoir, c'est percer et voir) spirituelle du Christ, de l'esprit solaire. Rimbaud avait d'ailleurs donné plus haut une autre indication étrange et émouvante qui pourrait fort bien désigner la persistance du Christ lié spirituellement à la terre depuis le Golgotha : « Il ne s'en ira pas, il ne redescendra pas d'un ciel ». Je mets sans hésiter cette parole de Rimbaud en lien avec cette affirmation du Christ lui-même : « Je suis avec vous, chaque jour, jusqu'à la fin du monde. »

Je reprends alors le fil du poème et constate que notre rapport à Lui s'exprime alors à nouveau dans le Trois : « le héler, et le voir et le renvoyer ».

Puis dans le Quatre : « et sous les marées et au haut des déserts de neige [i.e. *partout*], suivre ses pas, ses souffles, son corps, son jour. ». Et par conséquent, encore une fois, en filigrane, dans le divin Sept.

Les rythmes de *Génie* rappellent que le génie du rythme est à la base de toute grande poésie.

Sachons l'accueillir, l'écouter, le *voir*.

Reprenons. Qui a mieux saisi, dans l'éclat sans retour de la poésie, l'esprit christique solaire protéiforme, qu'Arthur Rimbaud dans *Génie* ?

Et ceci dans des rythmes très précis, impliquant le Trois, le Quatre et le Sept, bref le septénaire tel qu'un ésotérisme élevé sait le saisir.

Quand Arthur Rimbaud nous dit que le Poète doit se faire Voyant, ce ne sont pas là que des mots. « Nous t'affirmons, méthode ! »

J'avais cité dans mon livre *La musique plus intense* une phrase de Nietzsche que je trouve élégant de glisser à nouveau ici, elle est tirée du *Gai savoir* :

« Dans l'ensemble, y eut-il en somme jamais, pour l'homme ancien et superstitieux, quelque chose de plus utile que le rythme ? Par lui on pouvait tout faire : accélérer un travail d'une façon magique ; forcer un dieu à apparaître, à être présent, à écouter ; accommoder l'avenir d'après sa propre volonté ; décharger sa propre âme d'un trop-plein quelconque (la peur, la manie, la pitié, la vengeance), et non seulement sa propre âme mais encore celle du plus méchant démon, – sans le vers on n'était rien, par le vers on devenait presque un dieu. »

Allons plus loin : c'était par les rythmes, éprouvés au creuset d'une science spirituelle des nombres, que l'on communiquait avec les dieux, recevait leurs influx de vigueur et de tendresse réelle dans notre volonté, des visions spirituelles et des pensées élevées, et que l'on se voyait revêtu d'une gloire divine. Rimbaud a su retrouver ce secret (tout comme Dante). Il l'a voilé en

pleine lumière dans *Génie*, l'y inscrivant par le souffle d'antiques lois rythmiques renouvelées, celles que l'on trouve encore dans le « Notre Père » ou le Prologue de Jean, celles de l'échelle mystique reliant ciel et terre.

Arthur Rimbaud a ceci de singulier à l'extrême qu'il réalise avant 21 ans l'intégralité de son grand œuvre (il remet son manuscrit des *Illuminations* à Verlaine en 1875, juste avant d'avoir 21 ans), c'est-à-dire que là où l'être humain ordinaire a tout juste achevé son corps physique (soit dans les trois premiers cycles de sept ans) et en est aux prémises du développement de « l'âme de sensibilité », il a déjà tout accompli. Tel est l'enseignement d'une vie poétique riche d'à-venir christique et d'affection rédemptrice.

Son âme-esprit laisse son corps et quitte ce monde physique transitoire – à l'hôpital de la Conception à Marseille... et après des souffrances christiques et dans des visions inouïes, comme le rapporte sa sœur Isabelle – alors qu'il vient d'avoir 37 ans.

Voilà.

Cette lecture rythmique, puisée dans la chair même du Verbe rimbaldien, se veut une invitation à incarner concrètement, dans les temps vivants et les souffles en joies de notre liberté réelle (liberté libre!) Sa musique plus intense, la laissant nous imprégner, nous inspirer, nous recréer, nous rythmer.

Olivier-Pierre Thébault, décembre 2015